

Samedi 15 février 2014

«**MÈRE ET FILS**» Ours d'or de la Berlinale 2013 enfin à l'affiche, le très fort troisième long métrage de Peter Calin Netzer permet de découvrir un cinéaste méconnu de la Nouvelle vague roumaine.

L'amer à boire

MATHIEU LOEWER

A l'affiche.
Aux Cinémas du Grütli à Genève et au Bellevaux à Lausanne, puis en mars à l'ABC à La Chaux-de-Fonds.

Mieux vaut tard que jamais: depuis mercredi dernier, *Mère et fils* bénéficie in extremis d'une modeste sortie romande. Avec l'ouverture de la 64^e Berlinale, qui s'achève demain, l'Ours d'or de l'édition 2013 avait atteint sa date de péremption sur le marché de la distribution! C'est dire, Palme d'or mise à part, le peu d'impact aujourd'hui des plus hautes distinctions des grands festivals sur la logique strictement commerciale de l'exploitation en salles. A condition de croire encore à la curiosité des spectateurs, ce troisième long métrage de Peter Calin Netzer n'a pourtant rien d'un film «insortable».

Si le réalisateur des inédits *Maria* (trois prix à Locarno en 2003) et *Médaille d'honneur* (2012) reste certes un inconnu, il est néanmoins un digne représentant de la Nouvelle vague roumaine née dans les années 2000 et jusqu'à présent bien relayée sur nos écrans avec le palmé *4 mois, 3 semaines, 2 jours* de Cristian Mungiu, *Policier, adjectif* de Corneliu Porumbuiu, *Mardi, après Noël* de Radu Muntean ou *Aurora* de Cristi Puiu. Autant de films âpres, plombés par un réalisme social guère réjouissant, mais d'une singulière intensité et préoccupé de morale individuelle. *Mère et fils*, qui ne fait pas mystère de son sujet, s'inscrit pleinement dans cette veine noire.

Photo.
Mère possessive en froid avec son fils, Cornelia (Luminita Gheorghiu) fera tout pour reconquérir son amour.
FILMCOOPI



INSTINCT MATERNEL

La mère du titre, envahissante et manipulatrice, c'est Cornelia (formidable et incontournable Luminita Gheorghiu). Une grande bourgeoise de Bucarest qui souffre à 60 ans de relations tendues avec son fils unique Barbu, sinistre trentenaire mutique et hypocondriaque interprété par l'impeccable Bogdan Dumitrache. Lorsque ce dernier tue un enfant dans un accident de la route, elle vole à son secours pour lui éviter la prison, déploie toute son énergie et son influence dans l'espoir de reconquérir l'amour de son «garçon».

Emouvant et universel, le thème de la mère prête à tout pour protéger sa progéniture a souvent été traité avec bonheur au cinéma, des *Désespérés* de Max Ophüls (1949) – et son remake *Bleu profond* (2001) – à *Lola* du Philippin Brillante Mendoza ou *Mother* du Sud-Coréen Bong Joon-ho en 2009¹. La variation proposée par le cinéaste

roumain, qui délaisse le suspense policier au profit du portrait psychologique, n'est pas moins fascinante. Le drame sert ici à mettre en lumière les rapports complexes entre les deux personnages, la quête désespérée de Cornelia et l'issue imprévue qu'elle aura pour cette petite femme à la poigne de fer.

PAS SI DÉTESTABLE

Avant d'en arriver là, *Mère et fils* frappe d'abord par l'exposition de son contexte social. Le film oppose en effet deux familles qui n'appartiennent pas au même monde: celui de Cornelia respire le luxe, alors que les parents de la victime sont pauvres. Il faut la voir débarquer au commissariat en manteau de fourrure et couverte de bijoux puis, sûre des prérogatives de son rang, faire réécrire la déposition de son fils et soudoyer ensuite un témoin pour qu'il modifie la sienne. Et si elle prévoit de

payer les funérailles, c'est dans l'idée que la famille en deuil retire sa plainte...

Prenant immédiatement l'affaire en main, Cornelia se démène sur tous les fronts, règle chaque détail sans rien laisser au hasard. On la verra par ailleurs fouiller l'appartement de Barbu, obtenir des informations de sa bonne qui y fait aussi le ménage et, dans l'une des scènes les plus fortes du film, tenter de gagner à sa cause la compagne divorcée de son fils sans trop dissimuler le mépris qu'elle lui inspire! Tout semble ainsi condamner cette femme dure et arrogante, animée par un amour maternel aussi égoïste que castrateur. Mais elle apparaît surtout pitoyable, son attitude ne faisant que l'éloigner davantage de ce fils étouffé qui la fuit comme la peste. Et qui, excédé, finira par lui conseiller de se trouver «un chien, un amant ou un hobby».

Suivant son héroïne à la trace, en abusant parfois de la caméra portée, Peter Calin

Netzer la regarde s'agiter vainement et se débattre avec une détermination inflexible. Au fil de longues scènes souvent tournées en plans-séquences, dans la succession de conversations à la violence psychologique à peine contenue, il entretient une tension qui culmine lors de la visite chez les parents de la victime. Une conclusion cathartique où, dans les larmes et la douleur partagée des deux mères, survient enfin une prise de conscience.

ENFER INTIME

Car *Mère et fils* s'intéresse moins à la culpabilité de Barbu, auteur d'un homicide involontaire, qu'à celle plus souterraine de Cornelia, figure maternelle «monstrueuse» et tragique. «L'enfer du fils est pavé des bonnes intentions de sa mère», dit le synopsis du film. Mais c'est bien dans celui de cette mère que le cinéaste nous emmène. On en ressort la boule au ventre et la gorge sèche.

¹ Sur ce thème, seul Barbet Schroeder a osé remettre en cause la primauté absolue de l'«instinct maternel» dans *Le Poids du déshonneur* (1996).